Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung

Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat

Band: 9 (1933-1934)

Heft: 23

Artikel: Souvenirs

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-710691

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.09.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

plus profondes, c'est l'élément de soudure de l'unité nationale. Qu'on y veille jalousement.

En face du désarroi actuel des esprits, en face des théories illusoires autant que fausses de l'internationalisme ou autres utopies, en face des malfaiteurs pour ne pas dire criminels, qui cherchent à extirper de l'âme populaire le sentiment désintéressé du patriotisme et la fierté de servir, en face des soviets dont la présence à Genève est une injure à notre pays, en face de certain charlatanisme politique, en face de certains naturalisés, Suisses fraîchement peints, qui consacrent le plus clair de leur temps à combattre nos institutions, en face des adversaires de notre défense nationale, traîtres à la patrie, qui en même temps qu'ils dénigrent notre armée portent aux nues l'armée rouge des soviets! en face de tous ces fossoyeurs de nos traditions helvétiques.... aux patriotes de se dresser! A nous mobilisés de 1914/18 d'oser et de nous affirmer en tout et partout, à nous de rester soldats dans notre tenue, dans nos paroles, dans nos actes pour que notre uniforme, qui symbolise la défense de la famille, du foyer et de la conscience soit toujours respecté et aimé. Aux autorités enfin de veiller à ce que l'armée soit respectée, et protégée, en particulier contre les agitateurs et contre les attaques de certaine presse. Liberté et Patrie est une belle devise, mais à condition que la liberté ne tue pas la patrie!

En ce 1er août 1934, tous au drapeau!

Col. cdt. corps Guisan,
Cdt. 1er corps d'armée.

Souvenirs

Assis sur le vieux tronc d'arbre, formant banc rustique, appuyés contre la façade grise de la ferme, Jean et Alice M.... écoutent, en ce soir de premier Août, le son des cloches qui monte jusqu'à eux depuis le fond de la vallée. En face, le Plateau Suisse étend ses vergers et ses champs jusqu'au lac par dessus lequel on peut voir les Alpes rosées par le soleil couchant. Derrière, protégeant la ferme au toit plat, les premiers contreforts du Jura sont gris déjà et lentement deviennent violets.

A toute volée les cloches lancent dans l'espace leur son grave et pur, réveillant une foule de souvenirs dans le cœur de tous les Suisses qui savent ne pas oublier. Pour Jean cette réminiscence est particulièrement émouvante; il y a vingt ans ... vingt ans déjà qu'en un soir semblable à celui-ci, alors que ces mêmes cloches appelaient sous les drapeaux tous les citoyens conscients de leur devoir, lui Jean, travaillant durement sur la terre d'Afrique, n'avait pas pu répondre à l'appel aussi vite qu'il l'eut voulu ... Pour l'instant les yeux fermés, sa pipe éteinte, notre ami revoit par la pensée les champs de bananiers et de caféiers qu'il cultivait avec l'aide de nombreux noirs. Depuis trois ans qu'il était venu s'installer dans cette forêt vierge, cette plantation, grâce à un labeur incessant, l'enrichissait et lui faisait oublier en partie du moins le moment de colère qui l'avait fait quitter la maison. Têtu, il n'avait écrit qu'une seule fois chez lui pour dire où il était, puis pour tromper le mal du pays qui parfois le rongeait, il avait donné des noms de chez lui à tous ses domestiques, à ses champs et aux paysages des alentours. Il avait même hissé le drapeau rouge à croix blanche sur un mat, haut, très haut dans le ciel pour qu'en le regardant il puisse s'imaginer ne voir que l'azur bleu de chez lui ... Il se revoit, le casque de liège sur la tête, étendu sur une chaise longue sous la véranda de son bungalow. C'était pendant les heures chaudes de midi; quant tout, dans la nature, se repose. Alors qu'il somnolait, il s'était entendu appeler par un coureur qui lui tendait un télégramme. Le pauvre diable était épuisé et ne s'était pas fait dire deux fois d'aller se restaurer. Emu et curieux tout à la fois Jean avait ouvert le message et avait lu ces simples mots:

« Le Pays a besoin de toi, ton père. »

Le Pays ... longtemps il était resté rêveur, se demandant ce qui pouvait bien se passer là-bas pour que son père le rappelle. Les yeux fixés sur « son » drapeau il essayait de trouver dans la légère ondulation de ses plis une réponse satisfaisante à cette question mais n'y parvenant pas il s'était décidé, vers le soir, à partir pour Dakar. Il avançait ainsi de quelques semaines un voyage d'affaires projeté depuis longtemps mais saurait au moins ce qui se passait en Europe.

Les cloches se sont tues ... Alice s'est appuyée doucement contre l'épaule de son mari, le terre-neuve a posé sa tête sur les genoux du maître, l'eau claire de la fontaine continue de tomber avec un son cristallin dans le bassin de la fontaine, tout cela ne trouble pas la méditation de Jean qui continue de vivre intensément le passé. Il revoit la marche pénible à travers la forêt le long de la piste mal tracée, jusqu'au fleuve, puis la descente en pirogue jusqu'à Dakar. Il croit entendre encore la mélopée monotone que chantaient ses noirs pour cadencer leurs coups de rames. Les scènes pittoresques des bivouacs, le soir, avec leurs grands feux allumés pour chasser les bêtes sauvages se dessinent tour à tour devant son esprit. Après plusieurs semaines de voyage l'arrivée à destination avait été considérée par tous comme une délivrance et un repos; chacun à sa façon donnait libre cours à sa joie. Parti tout de suite aux renseignements Jean avait alors appris la nouvelle de la guerre déclarée et le télégramme de son père était devenu compréhensible. Mais une grave question se présentait à lui maintenant: Allait-il répondre à cet appel? Partir c'était vite dit, mais que deviendrait sa propriété? Pendant trois jours il resta dans la ville et erra comme une âme en peine ne sachant quelle décision prendre. Certes son cœur le poussait à partir sans délai mais son esprit commerçant essayait de lui faire comprendre qu'après tout un homme de plus ou de moins ne changerait pas grand chose aux affaires de Suisse tandis qu'ici en Afrique son absence provoquerait sans aucun doute sa ruine. Que faire? Alors qu'il en était là dans ses réflexions, appuyé contre le garde-fou du môle, il fut interpellé par un planteur de son voisinage, comme lui de passage à Dakar:

— Alors M..., vous aussi vous vous apprêtez à partir?

— Oui, j'attends le premier bateau en partance.

Cela fut dit tout naturellement, comme s'il était décidé depuis longtemps déjà. Heureux alors d'avoir enfin pris la décision que réclamait l'honneur, il avait tant bien que mal vendu sa plantation plutôt mal que bien et le soir même, sans un regret, satisfait seulement de pouvoir faire son devoir comme tous ses ancêtres avant lui l'avaient fait sans jamais faillir, quoiqu'il pût en coûter, il s'était embarqué pour l'Europe.

Cinq semaines plus tard il entrait à l'heure du souper dans la cuisine familiale et saluait tout le monde d'un joyeux: C'est moi! Comme si son absence ne datait que du matin on l'avait accueilli simplement sans transport exubérant. Sa place était réservée à la table pour le repas du soir et dans sa chambre il avait trouvé son uniforme de carabinier, fleurant bon la naphtaline, préparé sur le lit comme à la veille d'une inspection. Seul le regard de sa mère laissait clairement entendre

que cette fois le cœur était angoissé... Il avait accompli ses périodes de mobilisation joyeusement, les coupant suivant les circonstances, par des travaux champêtres et si, parfois, dans les longs moments de faction à la frontière la nostalgie des grandes forêts l'avait effleurée il n'avait en somme jamais regretté d'être revenu. Après la guerre il avait fondé un foyer et s'était installé dans la ferme à la mort de ses parents. Lorsqu'il arrivait qu'on lui demandait pour quelle raison il était revenu d'Afrique il répondait en riant:

— Quel question! Le Pays avait besoin de moi, voilà tout.

La vision s'est évanouie, Jean ouvre les yeux et se lève. Il rallume sa pipe et tenant Alice par la taille fait lentement le tour de la maison.

— On est rudement bien chez nous, tu sais?

— Oui, mais tout à l'heure tu pensais à l'Afrique, n'est-ce pas?

— Oui.

— Tu la regrettes, dis?

— Oh! que non. Car en définitive, vois-tu, rien ne vaut son pays.

La nuit est tout à fait tombée, les étoiles renforcent dans le ciel noir l'éclat des feux allumés sur les sommets en souvenir des temps passés et la brise fraîche porte d'une ville à l'autre et d'un village à l'autre du pays la devise qui dominera toujours les passions politiques et les disputes de famille; la devise qui, enveloppée dans la soie rouge à croix blanche, remuera toujours le cœur de tous les citoyens, de quelle condition qu'ils soient, qui savent encore tout ce que le mot Patrie veut dire:

UN POUR TOUS ET TOUS POUR UN.

H. B. G.

Premier Août

Premier août... Une compagnie d'infanterie, fraîchement débarquée du train, inaugure son premier jour de curs de répétition par une marche poussiéreuse, sous un soleil de plomb.

Par ce bel après-midi, une route droite au milieu des champs, de graisse à souliers, de naphtaline. Quelques petit village au pied du Jura, dont on aperçoit au loin le toit rouge de la batteuse ... odeur de fleur des champs, de graisse à souliers, de naphtaline. Quelques vapeurs d'eau de cologne et de cosmétique, les derniers vestiges de la vie civile ...

Quart d'heure après quart d'heure, le toit de la batteuse approche, de même que le soleil, lui, s'approche de la crête jurassienne. Une halte à l'entrée d'un forêt permet aux flancs de chacun de prendre un premier contact avec l'herbe et la mousse, puis, ces hommes se remettent sur leur pieds déjà fatigués pour parcourir avant la nuit, les quelques kilomètres qui les séparent encore de leur lieu de villégiature. Soudain apparaît grandeur naturelle, l'objectif de tous, le village de S...., dont l'imagination avait déjà tracé dans l'esprit de chacun la disposition des rues, de la place, des maisons et de la pinte. Village accueillant par son architecture, sa petite chapelle, sa verdure, son ruisseau, le tout posé au pied du Jura et dominant les collines et la plaine.

Une centaine de crosses heurtent en commun les pavés usés de la place. Le village, qui, tout à l'heure paraissait inhabité s'éveille subitement; les portes des fermes s'ouvrent pour laisser passage à une nuée de marmots pieds nus, accourant souhaiter à ces hôtes casqués une timide bienvenue sous la forme de grands yeux effarés. En un clin d'œil, les villageois sont aux fenêtres ou sur la place. Le dix minutes d'attente nécessaire avant la prise des cantonnements ont déjà permis à tous ces hommes de faire connaissance avec la population faite de sympathie et animée de chaude hospitalité. En effet, ces confédérés savent manifester leur hospitalité et leurs yeux laissent lire toute la joie qu'ils éprouvent à offrir leur paisible contrée et ses richesses naturelles aux ébats de cette compagnie de soldats citadins.

La nuit est descendue sur le pays, nuit claire, nuit d'août, éclairée par une myriade d'étoiles.

Le temps de déposer sacs et armes aux cantonnements, de manger la soupe, de laver les couvercles de gamelles et voici de nouveau la compagnie réunie, invitée par la population villageoise à participer au feu de joie. Un emplacement a été ménagé en bordure de la route en amont des dernières fermes; du monticule sur lequel ont été entassées des fascines, jaillira bientôt une grande lueur qui montera dans l'indéfini pour se perdre dans la voie lactée ....

Ce soir, une grande famille est réunie par le même sentiment: la Patrie.

Réunion simple, très simple, sans autre siège que l'herbe déjà humide de rosée. Pas de discours ni de feux d'artifices. Trois cents villageois sont réunis; au milieu d'eux, cent soldats citadins. Quatre cents cœurs vibrent de la même émotion. Huit cents yeux brillent de joie à la lueur intense d'un simple feu de fascines. Une seule et noble pensée dans tous les regards: la Patrie.

Patrie! Tu peux seule, sous ton égide, unir d'un même sentiment d'amour et d'entr'aide les peuples dont les caractères et les habitudes sont diamétralement opposés. Tu es seule capable de procurer l'affection sincère qui règne chez nous entre les paysans et les habitants des villes. Toi seule, en un mot, tu fais éclore le bien-être dans le cœur de tes enfants!

Ce feu de joie, réunissant sous le même ciel villageois et citadins donne à chacun l'occasion d'éprouver l'harmonie des sentiments qui animent entre eux les habitants des différentes contrées de la Suisse. Ce symbole, de même que les feux qui scintillent en ce moment sur les collines avoisinantes, ne sont-ils pas un appel à la protection divine, en même temps qu'un éclatement symbolique des âmes reconnaissantes de toute une population?

G. V.

La première „mob" avec les bataillons genevois

Capitaine Carry

Lorsque, ce soir, les cloches de nos villes et nos villages sonneront à toutes volées et que s'allumeront les feux sur les sommets de nos montagnes, une émotion étrange s'emparera de nos cœurs; car soudain nous revivrons ces jours de lourde angoisse et de ferveur ardente où, répondant à la voix du tocsin, nous abandonnions nos foyers pour secourir la Patrie en danger.

C'est le Poète qui parle: «Premier août mille neuf cent quatorze! L'appel aux armes! Laisse ta fourche plantée dans l'herbe *faneur; moissonneur,* ne lie point ta gerbe, dételle tes chevaux et rentre en soulevant la poussière du chemin; *montagnard,* descends de ta montagne; avant l'heure annoncée par les sirènes, quittez l'usine, *ouvriers!* Voici qu'on ouvre les grilles des casernes, que roulent sur leurs gonds les portes des arsenaux! »

Et nous revivrons, cette aube blanche, toute humide de rosée où, la tête nue et le bras dressé — le cœur serré et les yeux mouillés de larmes — nous prenions le Ciel à témoin de notre volonté indéfectible de défendre le Pays jusqu'au sacrifice du sang si cela était nécessaire.

Ces soldats assemblés, dans une intime communion de cœur et de pensée, c'est le Peuple suisse qui se lève, le peuple tout entier, ce peuple qu'a évoqué le Poète: « Les jeunes de vingt ans pour qui la guerre c'est la gloire le jour et, la nuit, l'amour; ceux de trente, qui avant de boucler leur sac, pren-